

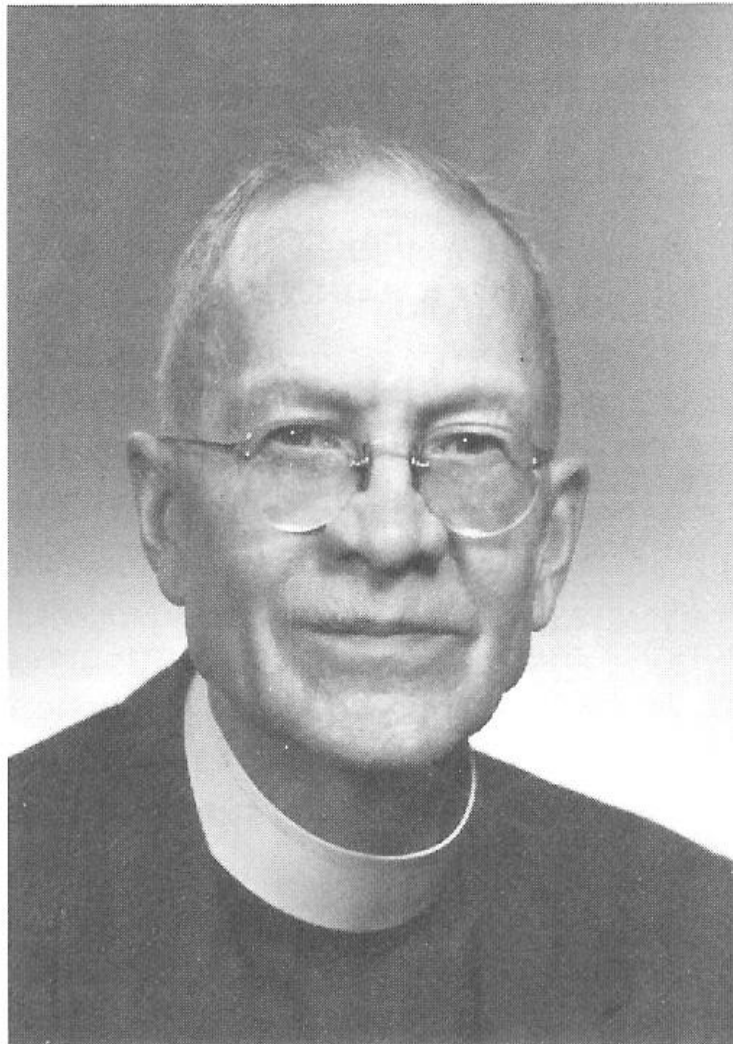
NOS GRANDS NATURALISTES !

Ernest Lepage (1905-1981)

Bernard Boivin

Bernard Boivin (1916- 1985) était botaniste à Agriculture et agroalimentaire Canada, à Ottawa. À sa retraite, il fut accueilli à l'Herbier Louis-Marie de l'Université Laval où il poursuivit ses travaux botaniques.

L'abbé Ernest Lepage



Jusqu'au XX^e siècle, le canot a été le moyen de transport principal des explorateurs de l'intérieur du Canada: Champlain, La Vérendrye, Michaux, Mackenzie, Richardson, etc. Puis l'avion et l'hélicoptère vinrent faciliter l'accès aux régions non desservies encore par la route ou le chemin de fer.

Mais si le transport aérien permet d'accéder rapidement à un point précis, le canot par contre est beaucoup moins coûteux et permet d'établir un transect continu de la végétation d'une région à explorer. Le canot sera donc le moyen de transport privilégié par Lepage et son fidèle compagnon Arthème Dutilly. Ensemble, ils ont canoté sur environ 7 000 km de rivières, de lacs et de côtes du Québec, du Labrador, de l'Ontario et de l'Alaska. C'est là sans doute l'une des grandes épopées d'exploration scientifique au Canada, d'autant plus remarquable que ce fut une entreprise essentiellement privée.

Lepage est né à Rimouski le 1er juin 1905 dans une famille de cultivateurs, une famille nombreuse dont deux autres fils et deux filles sont aussi entrés en religion. Il fit ses études au Petit Séminaire de Rimouski de 1918 à 1926; il termine avec l'obtention d'un baccalauréat es arts, puis il entre au Grand Séminaire de Rimouski où il poursuivra de 1926 à 1929 des études conduisant à la prêtrise. L'un de ses professeurs, A.A. DeChamplain, l'initie à

l'observation des plantes dès 1925; ils deviendront de fréquents compagnons d'herborisation et deux fois, en 1940 et 1942, ils iront ensemble herboriser en Gaspésie. En 1929, Lepage sera pendant quelques mois affecté au service diocésain puis il sera muté comme vicaire à Saint-Moïse où il résidera jusqu'en 1933. C'est durant cette période, en 1932, qu'il organise son herbier commencé vers 1925.

L'évêché de Rimouski ayant pris l'initiative de favoriser la création et le développement d'une école d'agriculture, Lepage quitte le service paroissial en 1933 pour s'inscrire à l'École supérieure d'agriculture de Sainte-Anne-de-La-Pocatière. Il en sortira en 1936 avec un baccalauréat es sciences agricoles et, de 1936 à 1961, il enseignera à l'École moyenne d'agriculture de Rimouski.

À La Pocatière, le professeur Elzéar Campagna l'initie à l'étude des cryptogames et ce sera l'occasion de ses premières publications en 1938. Il entreprend alors des études supérieures à temps partiel et, en 1943, l'Université Laval lui décerne une maîtrise es sciences agricoles. Sa thèse consiste largement en une liste annotée de la flore bryologique et lichénologique du Québec; elle sera publiée en série dans *Le Naturaliste canadien* de 1943 à 1949, sur 446 pages. Malgré ce départ extraordinaire en cryptogamie, Lepage demeurera toute sa vie un phanérogamiste avec un intérêt secondaire pour les mousses et les lichens.

De 1931 à 1942, Lepage herborise dans le sud-est du Québec, de Montmagny à Gaspé, et publie sur ses découvertes quelques notes dans *La Bonne Terre*, *Le Naturaliste canadien* et *les Annales de l'ACFAS*. Jusqu'en 1940, son herbier se compose surtout de mousses et de lichens et il l'enrichit de 200 à 300 spécimens par année. À partir de 1940, ce sera 1 000 additions par année. Bien qu'isolé à Rimouski, il se rend vite compte que les botanistes se rendent volontiers des services d'identification. Il établira alors de nombreux contacts avec d'autres botanistes dont le principal fut M. L. Fernald, de l'Université Harvard au Massachusetts. Dans les premières années, c'est surtout le père Louis-Marie, o.s.s.c. qui l'aide et qui demeura son principal recours dans l'identification des Graminées. À l'occasion d'une visite à l'Institut agricole d'Oka au printemps de 1943, Louis-Marie lui présente son ancien élève Arthème Dutilly, o.m.i. Ainsi naîtra cette association de deux hommes si différents mais qui se complétaient et avaient un objectif intellectuel commun.

Dutilly avait déjà fait plusieurs saisons d'herborisation dans le Nord grâce à l'hospitalité des missionnaires oblats, dont le petit bateau faisait chaque été le tour des missions pour ravitailler celles-ci. Mais cette année-là, il projetait quelque chose de nouveau: remonter la rivière Rupert jusqu'au lac Mistassini, complétant ainsi le périple entrepris, puis abandonné, par André Michaux en 1792. Il invite Louis Marie à participer à cet exploit, mais celui-ci se récuse et lui présente Lepage, justement de passage à Oka.

Dutilly et Lepage se rendent donc à la baie James en 1943 et remontent la Rupert en canot jusqu'au lac Mistassini. Au retour, l'étude des récoltes sera la base de deux publications. Un premier rapport publié par Lepage dans *The Bryologist* traite des lichens et des bryophytes. Un second rapport, beaucoup plus long, traite des plantes vasculaires; il est signé par Dutilly et Lepage et publié en série dans *Le Naturaliste canadien* de 1945 à 1948, puis réimprimé en un volume dans la série FI des *Contributions of the Arctic Institute of the Catholic University of America*²

Il s'ensuivra 20 années d'explorations conjointes dont les rapports publiés sont signés Dutilly et Lepage, ou plus rarement Dutilly, Lepage et Duman en 1954 et 1958. Trente ans plus tard, nous avons demandé à Lepage pourquoi le nom de Dutilly apparaît toujours en premier sur ces rapports alors que le texte est évidemment l'oeuvre

de l'auteur junior. Lepage répondit que cela l'«accommodait ainsi»; sans Dutilly, ces voyages ne se seraient pas faits. Sans aucun doute, Lepage connaissait beaucoup mieux les plantes, il rédigeait un journal, identifiait les spécimens et préparait le rapport pour publication. C'est toutefois Dutilly qui organisait le voyage, trouvait le financement et dirigeait l'expédition, puis enfin, s'occupait de la publication du rapport; il était débrouillard et savait toujours dégager l'expédition des difficultés imprévues. Que Dutilly ait été un organisateur hors pair, cela ne semble faire aucun doute. Quant aux problèmes de financement, c'est quelque chose d'inouï: la majorité de leurs expéditions conjointes auraient coûté moins de 1 000 dollars, soit environ deux dollars par mille de rivière. La division des tâches a permis à Lepage de concentrer son attention sur l'étude des plantes, la récolte, l'identification

et la rédaction. Lepage n'a pas hésité à reconnaître l'importance de la contribution de son collègue.

En 1944, Lepage et Dutilly réalisent un voyage en bateau avec arrêts à divers points des côtes orientales des baies James et Hudson. Le rapport sera publié en 1954 avec les rapports pour 1952 et 1953.

En 1945, ils traversent en canot le nord de l'Ungava depuis le golfe de Richmond (lac Guillaume-Delisle) jusqu'à Fort-Chimo (aujourd'hui Kuujjaq), en empruntant la rivière aux Mélèzes. Le rapport paraît en 1950 et 1951 dans *Le Naturaliste canadien* et est réimprimé dans les *Contributions of the Arctic Institute*.

En 1946, ils descendent la rivière Harricana, d'Amos à la baie James. Le rapport est publié en 1951 dans *Le Naturaliste canadien* et réimprimé dans les *Contributions of the Arctic Institute*. L'herbier Lepage comprend maintenant 6 500 spécimens, dont 1 300 bryophytes et 600 lichens.

En 1947, 1948 et 1949, l'activité de Lepage est détournée vers l'Alaska. En effet, les États-Unis tout autant que le Canada se préoccupent alors de l'anthropisation de la nature arctique et subarctique. Or les insectes piqueurs sont un fléau majeur pour les voyageurs et les résidents de ces régions. Pour mieux comprendre la biologie de ces insectes, Washington et Ottawa monteront une série d'expéditions biologiques vers le nord. Elles seront principalement entomologiques, mais souvent on y adjoint un botaniste puisque les insectes piqueurs trouvent nourriture et refuge dans les plantes. C'est ainsi que pendant trois étés nous retrouvons Lepage en Alaska. Les conditions de voyage et d'exploration sont assez différentes de celles de ses voyages antérieurs; grâce à l'avion et à l'hélicoptère, les équipes déplacent leur base environ toutes les deux semaines et les explorations se font autour de chaque base dont les principales sont Anchorage, Big Delta, Circle, Fairbanks, Kodiak, Kotzebue, Naknek, Nome, Umiat et Valdez. Il parcourra également quelques centaines de kilomètres de route, de rivière et de toundra, dont une remontée partielle de la rivière Kobuk et les routes qui relient Anchorage et Valdez à la route de l'Alaska. Washington pourvoit à toutes les dépenses et paie un salaire aux explorateurs.

En 1947, c'est en compagnie de Dutilly et de H. O'Neill que Lepage herborise en Alaska. En 1948, il est attaché à une équipe de quatre géologues. En 1949, il est l'assistant de H.C. Hanson, un écologiste attaché à la *Catholic University of America*. Ottawa essaiera aussi de retenir les services de Lepage pour une expédition nordique, mais celui-ci déclinera l'offre à cause d'un engagement antérieur.

Ces trois saisons en Alaska ne mèneront pas à la publication de rapport d'exploration, mais plutôt à une série d'études taxonomiques disjointes. Lepage enverra les doubles de la majorité de ses récoltes à E. Hultén, en Suède. Ce dernier incorporera ces matériaux à sa monumentale flore de l'Alaska, vaste synthèse pour laquelle l'auteur avait entrepris de relever la présence de tous les spécimens dans tous les herbiers et de noter toutes les mentions parues dans la littérature.

En 1950, Dutilly et Lepage vont de nouveau à la baie James où ils explorent une partie des rivières Roggan et George. Les travaux de cette saison seront incorporés dans le rapport publié en 1958 sur le versant oriental de la baie James.

En 1951, ils parcourent la rivière Koksoak et de nouveau une partie de la rivière aux Mélèzes. M. Duman prend part à cette expédition. Le rapport est publié en 1953 dans les *Contributions of the Arctic Institute*. En 1952, en compagnie de Duman, il remonte une partie de la rivière Albany puis, par l'Ogaki et la hauteur des terres, ils atteignent l'Attawapiskat qu'ils redescendent jusqu'à son embouchure: environ 1 075 km en canot, leur plus grand voyage. Le rapport sera publié avec celui de l'année suivante.

En 1953, ils explorent la côte ouest de la baie James, de Moosonee au cap Henriette. Le rapport des expéditions de 1952 et 1953 est publié en 1954 dans les *Contributions of the Arctic Institute*.

En 1954, ils parcourent la côte est de la baie James depuis le Nouveau-Comptoir (aujourd'hui Wemindji) jusqu'au cap Jones. Duman est de nouveau membre de l'équipe.

En 1955, ils se rendent sur la côte de la baie James, de Fort-Rupert (aujourd'hui Waskagamish) au Nouveau-Comptoir, toujours en compagnie de Duman.

En 1956, ils partent de Fort-George sur la baie James, remontent une partie de la rivière George et redescendent par l'Opinaca et l'Eastmain. Le rapport de cette année et des deux précédentes est publié en 1958 dans les *Contributions of the Arctic Institute*. Les récoltes de 1950 sont notées à nouveau dans ce rapport. L'herbier Lepage comprend maintenant environ 20 000 spécimens. Il est signalé pour la première fois dans *l'Index Herbariorum* (Lanjouw & Stafleu, 1956) et codé sous l'acronyme R1M.

En 1957, ils descendent les rivières Bell et Nottaway à partir de Senneterre jusqu'à la baie James. En 1958, ils descendent cette fois les rivières Missinaibi et Moose à partir de Mattice jusqu'à Moosonee sur la baie James. Le rapport de cette expédition et de celle de l'année précédente est publié en 1963 dans les *Contributions of the Arctic Institute*, avec reprise du rapport de l'expédition de 1946.

En 1959, au cours du congrès international de botanique, Lepage sera l'un des guides pour deux excursions. Il prépare une partie du livret-guide pour la tournée gaspésienne et collabore avec W.K.W. Baldwin à la préparation du livret guide de l'excursion dans la forêt boréale. Après le congrès, il collabore à la préparation d'un rapport de la seconde excursion, notant les additions et extensions d'aire résultant du voyage. Pendant cet été, Dutilly retournera seul dans les îles de l'Arctique.

En 1960, Dutilly et Lepage se rendent presque aux sources de la rivière Albany et la redescendent jusqu'à son embouchure, doublant ainsi une partie du terrain déjà couvert en 1952. Le rapport de cette expédition est joint à ceux de 1952, 1953 et 1958 et publié dans les *Contributions of Arctic Institute*.

Vers le commencement des années 1960, le recrutement des prêtres a subi un fléchissement au Québec: l'évêché de Rimouski songe à se dégager de l'École d'agriculture et à passer la relève aux laïques. Lepage se porte volontaire et, en 1961, il sera affecté à la cure de Saint-Simon, près de Rimouski.

En 1961, Lepage effectue un voyage sud-nord au Labrador à partir de Schefferville et explore les rivières Swampy, Caniapiscau et Koksoak avant d'atteindre Fort Chimo (Kuujjaq). Le rapport de cette année sera publié en 1962 dans *Le Naturaliste canadien*.

Durant l'année 1962, Lepage n'entreprend pas de grand voyage mais seulement quelques excursions régionales. Un article de 1963 en résume les résultats dans *Le Naturaliste canadien*. Mais, de son côté, Dutilly n'est pas

demeuré inactif. En compagnie de J. Frenette, il remonte la rivière Winisk et son affluent principal, la Shamattawa, dans le nord de l'Ontario pour redescendre par la rivière Ekwan. C'est Lepage qui étudiera le matériel et préparera le rapport pour publication en 1966 dans *Le Naturaliste canadien*.

Cette même année, l'Institut agricole d'Oka ferme ses portes et Lepage perd ainsi Louis- Marie, l'un de ses plus fidèles correspondants; il avait déjà perdu Fernald en 1950.

Le voyage de 1963 sera le pendant de celui de 1961. Partis de Schefferville vers le sud, Dutilly et Lepage atteindront les côtes du golfe du Saint-Laurent en empruntant successivement les bassins du fleuve Hamilton et des rivières

Romaine et Saint-Jean. Le rapport des années 1961 et 1963 sera publié dans *Le Naturaliste canadien* en 1964 et réimprimé dans les *Contributions of the Arctic Institute*.

En 1964, l'âge de la retraite approche pour Dutilly qui a déjà 68 ans, tandis que la santé de Lepage subit un premier fléchissement. Finis les grands voyages! Si, de son côté, Dutilly cesse d'herboriser, Lepage continuera d'herboriser localement, d'écrire les résultats des voyages précédents et de préparer certaines études monographiques. D'ailleurs, Lepage est graduellement devenu une autorité reconnue pour la flore du Québec en général et pour plusieurs groupes en particulier dont les genres *Carex*, *Hieracium* et *Betula*. Les requêtes d'aide à l'identification vont affluer et Lepage s'y prêtera de bonne grâce. Le frère Fabius LeBlanc de l'Université d'Ottawa lui demande de bien vouloir lui céder son herbier de bryophytes.

En 1965, Dutilly prend sa retraite, se retire à Montréal et demande à l'Université Laval l'hospitalité pour son herbier personnel. Cette demande sera agréée et, en 1972, l'Université Laval se portera acquéreur de cet herbier. L'

année 1965 est aussi l'année de la publication par Lepage d'une étude sur les *Agroelymus*.

En 1966, Lepage continue d'herboriser dans la région où il réside. Il explore la rivière Rimouski par petites tranches de même que plusieurs autres lacs et rivières de la région. Il semble qu'il ait projeté une étude floristique de la rivière Rimouski mais ce projet ne sera pas mené à terme.

En 1967, Lepage publie une étude des hybrides d' *Hieracium*. En juin, il confie son premier herbier de 5 000 mousses et hépatiques à Fabius LeBlanc. L'herbier de ce dernier deviendra propriété de l'Université Laval en 1976.

En 1968-1970, Lepage effectue un peu d'herborisation locale. En 1971, il publie les *Hieracium* du Québec; il n'herborise plus à partir de cette année. En 1972, il fait paraître un nouveau catalogue des lichens. Dutilly décède en 1973. En 1974, Lepage reçoit la médaille Marie-Victorin. Il prend sa retraite en septembre 1975. Son étude sur les bouleaux arbustifs paraît en 1976. Cette même année, il subit une thrombose et une paralysie partielle. Après une longue période de récupération, il pourra encore retourner à son laboratoire une heure ou deux par jour. Il révise son herbier et identifie les spécimens qu'on lui envoie. En 1976 également, les *Cahiers de Géographie de Québec* lui dédient un *Festschrift*, le volume 20, numéro 50. En 1977, l'Université du Québec à Rimouski lui décerne un doctorat *honoris causa*.

En 1978 et 1979, Lepage travaille toujours au ralenti. Les botanistes de passage à Rimouski lui font une courte visite, se disant chaque fois que c'est peut-être la dernière rencontre. En 1980, avec la première neige à l'automne, Lepage cesse ses visites au laboratoire. Son décès survient quelques mois plus tard, le 14 janvier 1981.

Il lègue son herbier, ses archives et sa bibliothèque botanique à l'Université Laval. La bibliothèque Lepage comprend environ 40 boîtes de périodiques, flores, monographies et tirés à part. Elle viendra heureusement combler de nombreux manques à l'Herbier Louis- Marie. Le matériel d'archive est d'importance capitale pour l'histoire de la botanique canadienne; il comprend 27 volumes de notes et une recherche de l'Herbier Louis-Marie s'en trouve grandement augmenté.

À sa réception, cet herbier contient 31 268 plantes vasculaires, 241 bryophytes, 1 480 lichens, 108 champignons et 86 algues pour un total de 33 183 spécimens. Il se compose en très grande partie des récoltes de Lepage ou de Dutilly et Lepage, auxquelles viennent s'ajouter des récoltes de Dutilly et quelques milliers provenant d'échanges et de dons. Notons entre autres environ 3 000 feuilles de *Carex* et des isotypes de plusieurs centaines de taxons. Ses cahiers d'herborisation font état de 29 234 récoltes. À ce nombre, il faut ajouter quelques milliers de spécimens, surtout des récoltes d'avant 1934, qui ne portent pas de numéro de récolte et ne sont pas énumérées dans ses cahiers d'herborisation. Un numéro d'ordre leur fut ajouté plusieurs années plus tard. L'herbier Lepage ne contient cependant pas un échantillon de toutes ses récoltes; au moins 10 % sont à rechercher dans d'autres herbiers. En effet, Lepage n'hésitait pas à envoyer même un uncat à un spécialiste pour identification ou vérification. Les types des nouvelles plantes qu'il a décrites se retrouvent presque tous à l'Herbier du Musée canadien de la nature et à celui d'Agriculture Canada à Ottawa ou encore au Gray Herbarium de l'Université Harvard. Inutile d'insister sur l'importance des collections de Lepage et de son oeuvre écrite en floristique et en taxonomie; l'immensité de ses explorations n'a que peu d'équivalent dans l'histoire de la botanique canadienne. Ce que nous voulons surtout faire remarquer, c'est que Lepage est un cas d'espèce et que son nom peut figurer à côté de ceux de naturalistes tels Louis- Marie, Marie- Victorin et Léon Provancher.

Lepage illustre assez bien certains types de problèmes que rencontre l'intellectuel en milieu canadien-français et peut-être qu'un jour un sociologue se penchera sur cet aspect de notre vie nationale et sur les cas"

Lepage ». Combien n'ont pas apporté la contribution dont ils étaient capables, soit que les circonstances leur étaient défavorables, soit que la motivation intense de Lepage leur ait fait défaut? Il serait difficile de le dire.

Le milieu social n'est pas toujours favorable à l'éclosion d'une vocation scientifique; les parents, les amis ne comprennent pas toujours que l'on puisse étudier sans autre but que de savoir. Puis il y a le problème de la formation de l'intellectuel, l'apprentissage de la lecture, des langues et de l'écriture, puis une formation initiale dans un milieu favorable au développement intellectuel. Mais les universités ne sont pas nombreuses au Québec, ni les centres d'excellence, ni les instituts autonomes de recherche, ni les grandes collections de recherche. Les bibliothèques spécialisées pour la recherche ne sont ni nombreuses ni variées et, trop souvent, elles sont orientées vers la conservation et le contrôle plutôt que vers le maximum d'accessibilité pour la recherche. Les plus chanceux bénéficieront d'une bourse, d'autres seront autodidactes; la plupart n'auront pas la stimulation du contact direct et fréquent avec d'autres intellectuels de même allégeance. Lepage sera au début encouragé par son professeur Elzéar Campagna, mais celui-ci, pathologiste et spécialiste des mauvaises herbes, ne peut pas faire grand chose pour Lepage si ce n'est l'encourager. Et il n'y a guère, à La Pocatière, de collection et de bibliothèque bryologique et lichénologique. On voit donc que malgré sa maîtrise es sciences, Lepage demeure un autodidacte tout autant que Provancher ou Marie-Victorin.

Comme beaucoup d'autres intellectuels au Québec, Lepage devra rassembler lui-même son équipement de recherche; binoculaire, livres, collections, armoires, etc., préparer lui-même ses spécimens, les coller, les classer, dactylographier ses manuscrits, etc., autant de tâches qui empiètent sur la productivité du chercheur. L'intellectuel a aussi besoin d'un revenu personnel ou au moins d'un gagne-pain. Un poste de recherche, ou encore un de ces postes d'enseignement, où la recherche et l'enseignement s'épaulent et se renforcent, permettent à un intellectuel de donner sa pleine mesure. Mais ces postes sont très rares au Québec et Lepage devra comme d'autres accepter un poste à plein temps qui le fera vivre et lui permettra de faire de la botanique en amateur. Le financement de ses expéditions fut toujours un problème majeur. Dans un premier temps, ses requêtes de subsides furent refusées et il défraya lui-même ses premières expéditions nordiques. Puis, Washington finança trois saisons d'exploration en 1947-1949. Agriculture Canada lui fit une offre semblable qu'il ne put accepter, en 1949, et il en reçut une petite somme au moins une fois. Peut-être a-t-il reçu des subsides du Musée national d'Ottawa, mais ce n'est pas clair dans la correspondance à ma disposition. À tout le moins, Ottawa contribua au transport par avion, en 1953. De 1952 à 1956, il bénéficia de l'aide de l'*Arctic Institute of North America*. De la province de Québec, il a reçu une subvention au moins, en 1961. Enfin, le Centre d'études nordiques de l'Université Laval contribua aux frais de l'expédition de 1963. La congrégation des Oblats de Marie-Immaculée a contribué par des aides non financières; transport, logement, main d'oeuvre, etc. Enfin, les fonds reçus de diverses sources par le père Dutilly furent aussi une aide indirecte pour

Lepage. Notons, entre autres, des contributions de l'*American Philosophical Society* et de la *Catholic University of America*.

Les moyens de Lepage ressemblent à ceux de Provancher. Quant à Marie-Victorin, il eut l'avantage d'une plume qui lui a permis de mobiliser l'opinion publique, d'un revenu personnel qui lui permit de bâtir beaucoup plus grand et d'une communauté qui l'a secondé en lui fournissant ses premiers élèves, un bras droit (le frère Rolland-Germain), un illustrateur (le frère Alexandre) et une maison d'édition.

D'autres sont allés chercher leur gagne-pain hors du Québec; Léon Guérin, sociologue (*L'habitant de Saint-Justin*) fut traducteur à Ottawa; Joseph-Damase Chartrand (Chartrand des Écorces), auteur et éditeur (*La Revue Nationale*), fut professeur de français à Kingston; Dutilly, botaniste, fut un peu plus heureux puisqu'il fut professeur de botanique à Washington; Marius Barbeau, folkloriste, fut encore plus heureux puisqu'il fut anthropologue au Musée national à Ottawa.

Un autre cas d'espèce est celui de Louis-Marie, entré chez les Trappistes sans aucune vocation scientifique ni motivation intellectuelle. Il est devenu botaniste par pur hasard. Son abbé reconnaît en lui un sujet brillant et il a besoin de professeurs pour son école d'agriculture. Il l'envoie étudier d'abord avec Marie-Victorin, puis avec Fernald. Louis-Marie prendra si bien goût à la recherche qu'il laissera une oeuvre publiée et un herbier qui sont parmi les plus

importants au Canada. De plus, il a formé, aidé ou "encouragé" plusieurs botanistes amateurs ou professionnels; J. Beaudry, R. Cayouette, L. Cinq-Mars, Y. Desmarais, P. Dansereau, A. Dion, A. Dutilly, G. Gardner, G. Lamarre et d'autres encore.

Par contre, Lepage, placé dans un milieu similaire mais de niveau secondaire, ne laisse pas de descendance intellectuelle; il n'a pas eu l'occasion ou n'a pas su former à la recherche aucun bon botaniste amateur ou professionnel.

Le Québec a-t-il ainsi souffert d'un manque à gagner intellectuel parce que des cerveaux n'ont pu se développer, ou ne se sont développés qu'à demi, parce que certains ont dû dépenser la moitié ou plus de leurs énergies pour un gagne-pain, ou même aller chercher ailleurs un salaire, parce qu'ils ont dû créer leurs propres outils de recherche, parce qu'ils ont dû être à la fois leur propre technicien et secrétaire, enfin parce que leurs moyens financiers limitaient leurs possibilités? Peut-être qu'un sociologue saura un jour nous dire si le Québec a bien su tirer parti de ses cerveaux.

Le Québec semble avoir de la difficulté à accepter ses intellectuels. Peut-être que la société manque de critères pour discerner l'ivraie du bon grain. Plusieurs artistes devront d'abord aller chercher la reconnaissance du public de Paris ou de New York. Les scientifiques verront leurs idées acceptées plus facilement si elles sont d'abord adoptées à l'étranger ou, à tout le moins, publiées dans une revue en anglais avec comité éditorial externe. Louis-

Marie, qui comprenait fort bien cette situation, s'était procuré pour l'exergue de sa Flore-Manuel deux imprimaturs ; une lettre fort élogieuse de Fernald et une autre semblable du jésuite Fontanel. Ce dernier n'était pas un scientifique, mais il enseignait la botanique dans un grand collège de Montréal. Quant à Lepage, il recevra une aide financière de l'extérieur longtemps avant de bénéficier de subventions du Québec.

Pour terminer, j'aimerais vous citer ce paragraphe dans lequel Lepage nous a laissé une description allègre de son cheminement intellectuel ;

Par quel hasard ,qu' est-ce qui m'a poussé à entreprendre cette vie de bohème dans les régions sauvages du nord? Un jour, j'ai hésité entre l'étude de la théologie et celle de l'agronomie; j'ai sacrifié la seconde pour la première, mais j'ai fini par attraper les deux. Plus tard, je désirais faire l'inventaire de la flore de ma région ;j'ai attrapé une fonction d'aumônier diocésain de la Jeunesse Agricole Catholique qui m'a permis de rouler la bicyclette dans *tout* le diocèse de Rimouski tout en faisant d'abondantes collections. Je me suis mis ensuite à rêver des champs plus vastes dans les régions arctiques; la Providence m'a fait rencontrer le bon compagnon de route, le Père A. Dutilly, o.m.i., homme doué d'audace, d'optimisme, excellent organisateur, diplomate, très documenté sur le Nord. Le talent d'organisateur surtout est absolument indispensable car il nous faut faire face à nombre de difficultés qui ont fait rater un bon nombre d'explorations dans le Nord.

Note

Ce texte a d'abord paru dans le *Bulletin de la Société botanique du Québec* n 2, pages 5-14 (1981) 1982, *société* aujourd'hui inactive. Robert Gauthier et Huguette Carretier l'ont mis à jour et y ont effectué des modifications mineures.

Source :

Le Naturaliste canadien ,Volume 126,numéro2 Été 2002